Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 42

Artikel: A propos du vin de cette année
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193858

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-unième année. N° 42. Samedi 21 octobre 1893.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT:
Suisse: un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
Etranger: un an . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin **Monnet**, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS datent du *1er janvier*, du *1er avril*, du *1er juillet* ou du *1er octobre.*

A propos du vin de cette année.

La route de Lausanne à Lavaux présentait, dimanche dernier, une animation extraordinaire. C'était une vraie procession de promeneurs, les uns à pied, les autres en voiture. Où allait tout ce monde? qu'est-ce qui l'attirait de ce côté?... Une vieille habitude qui ne s'explique guère. Au temps de la vendange, on aime à aller à Lavaux, ce pays du bon vin. Ce serait à croire qu'à cette époque de l'année il s'en fait, là-bas, une distribution gratuite. Il n'en est rien cependant, car les aubergistes de Cully, de St-Saphorin ou d'Epesses ne le vendent ni meilleur, ni moins cher qu'à Lausanne.

Mais enfin la vieille habitude persiste.

Le matin d'un beau dimanche d'automne, demandez à n'importe quel Lausannois :

— Où allez-vous promener aujourd'hui?

— Eh bien, vous répondra-t-il, on ira du côté de Lavaux.

Que voulez-vous? il aime à voir les grappes dorées qui se mirent au soleil sur le bord des murs; son oreille est agréablement flattée par les bruits du pressoir, et l'odeur vineuse que laisse échapper, par les soupiraux des caves, la fermentation du moût, lui donne un doux enivrement.

* * *

« Il semble vraiment, à vous entendre, me direz-vous, que le Vaudois ne vit que pour le vin, qu'il ne rêve que caves et tonneaux. »

Non, telle n'est pas notre idée; mais il est certain que le Vaudois, même celui qui ne possède pas un arpent de terre à Lavaux, s'intéresse d'une manière toute particulière au sort de la vigne. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'elle le préoccupe infiniment plus que la betterave ou la pomme de terre.

Pourquoi? Avouons le franchement : parce que le Vaudois aime le jus de la treille; parce que, pris modérément, il lui donne de la gaîté. « Le vin, nous dit l'Ecriture, réjouit le cœur de l'homme. »

Il y a dans ce bas monde tant de gens qui ont l'humeur noire, tant de caractères grincheux, que si un verre de Lavaux ne venait les dérider quelquefois, ils nous rendraient la vie bien désagréable.

Tel est le bon côté du petit blanc.

Malheureusement, il n'y a que trop de gens qui en abusent. Aussi entend-on partout de pauvres femmes exprimer les plus vives inquiétudes sur les allures on ne peut plus menaçantes du 93, de cet enfant terrible qui fermente déjà dans la cuve et dont les pénétrantes émanations vous grisent au passage.

Ces craintes, croyons-nous, ne se justifieront que trop. Le prix très modique du *nouveau*, sa qualité exceptionnelle, sa force alcoolique, contribueront évidemment à surchauffer bien des cerveaux, à faire cogner bien des murs, casser bien des écuelles et susciter de nombreuses rixes : « Redis-le voir!... Pan!! »

Hélas! nous vivons dans un milieu où l'on verra toujours le mal à côté du bien.

Malgré les sociétés de tempérance, dont le but est des plus louables, et qui ont tiré de l'abrutissement et de la misère tant d'êtres enclins à l'ivrognerie, le nombre de ceux-ci ne semble guère diminuer. L'alcoolisme fait des progrès incessants et le remède est difficile à trouver.

On a cependant tout essayé jusqu'ici, sans aboutir, d'une manière générale, à des résultats quelque peu satisfaisants. C'est du moins ce qu'on peut conclure des exemples cités par le *XIXe Siècle*, au sujet du congrès international de La Haye, où l'on s'est occupé de cette importante question.

Un jour, en Russie, on décida que tout ivrogne, quel que fût son rang, ramassé sur la voie publique, serait condamné le lendemain, quand il serait dégrisé, à balayer les rues, occupation pendant laquelle on supposait qu'il se livrerait à de salutaires réflexions. Mais il faut croire qu'il est avec la police russe des accommodements, et que les roubles qu'avaient dans leur poche les « poivrots » bien vêtus opéraient un merveilleux effet, car on ne vit jamais, le balai à la main, que de pauvres diables de moujicks qui, avec leur philosophique résignation, s'acquittaient sans trop d'ennui de cette tâche. Après quoi, ayant soif, ils couraient au *traktir* le plus voisin, où ils recommençaient consciencieusement à s'enivrer.

Dans certains pays scandinaves, des médecins, très malins, s'avisèrent d'un traitement dont ils attendaient miracle. Les délinquants, manifestement récidivistes, étaient enfermés dans une maison spéciale, où on entendait les dégoûter une bonne fois de l'alcool. On en saturait tous les aliments qu'on leur donnait, et on imaginait que l'odeur même de l'alcool leur deviendrait bientôt odieuse... Ils en mouraient, mais ne se corrigeaient pas.

En Suisse, quelqu'un alla même jusqu'à proposer, le plus tranquillement du monde, d'arracher toutes les vignes: c'était encore un moyen catégorique, celui-là! On oubliait seulement que si l'alcool est aujourd'hui si pernicieux, c'est qu'il n'est plus fait avec du vin seulement.

Au congrès de La Haye, le Dr Bergeron, fondateur de la Société de tempérance française, a déclaré que de tous les systèmes tentés pour combattre l'alcoolisme, c'était celui qu'on emploie en Normandie qui lui paraissait le meilleur. Là, tous les débits de boissons ne sont pas autorisés à vendre de l'alcool, et il est défendu d'en vendre au détail les jours fériés.

Mais les gens qui tiennent à s'enivrer pour le plaisir de s'enivrer savent très bien prendre leurs précautions. On ne donne pas d'alcool le dimanche... Eh bien, ils font leur provision la veille.

* * *

Malheureusement, il ne suffit pas de prêcher le renoncement. La question de l'alcoolisme se lie étroitement aux misères sociales. Il n'y a pas seulement des ivrognes « de vocation », mais aussi nombre de gens qui ne se mettent à boire que parce qu'ils n'ont pas le nécessaire, parce que, mal nourris, épuisés sous une tâche lourde et peu rétribuée, l'alcool leur rend un moment des forces factices.

Espérons que l'amélioration du sort des classes pauvres, dont se préoccupent aujourd'hui tous les amis de l'humanité,

deviendra un des plus puissants remèdes contre cette funeste passion. Espérons que le jour viendra où elle fera mentir le fameux proverbe :

Qui a bu boira.

Les végétariens ont-ils raison?

M. Francisque Sarcey vient de se prononcer formellement pour les légumes contre la viande, et à ce propos il a publié, dans le *Petit Journal*, un long article, qui vient d'être commenté d'une manière tout à fait victorieuse, nous semble-t-il, par M. Raoul Lucet, du *XIXe Siècle*, dont voici les principaux arguments :

« On ne doit pas perdre de vue que, dans la nourriture, ce qui importe, ce n'est pas seulement la quantité absolue de carbone ou d'azote, mais leurs dosages respectifs, leurs combinaisons réciproques et leurs rapports avec l'eau et autres principes nutritifs L'assimilabilité et la digestibilité des aliments dépendent en grande partie de l'état dans lequel ils se présentent. Or c'est ici que le régime végétal perd la meilleure des vertus qu'un examen superficiel oblige forcément à lui reconnaître.

Les fruits et les légumes, associés surtout aux œufs, au lait et au fromage, suffisent amplement à l'entretien de la vie; mais cette alimentation a l'inconvénient de nécessiter une plus grosse masse alimentaire et par conséquent un travail digestif infiniment plus laborieux. Prenez le pain, par exemple, qui peut passer pour la quintessence, pour le dernier cri du régime végétal et son échantillon le plus parfait. Eh bien! cent grammes de pain donnent environ *un gramme* d'azote, tandis que cent grammes de viande en donnent au moins trois grammes. Par conséquent, au point de vue de la nutrition en azote, il faudrait, pour rétablir l'équilibre, manger trois fois plus de pain que de viande. Si nous éliminions la viande de notre alimentation, la ration quotidienne de pain s'élèverait de cinq cents grammes à un kilogramme, ce qui exigerait un travail supplémentaire des organes digestifs, travail pénible et lent, avantageusement économisé par la substitution de cent cinquante grammes de viande à une livre de pain.

Les populations végétariennes sont toutes des populations inférieures, incapables des grands efforts musculaires et cérébraux qu'exigent les besognes civilisatrices. On a même prétendu expliquer l'asservissement de l'Irlande par ce fait que les Irlandais ne mangent guère que des pommes de terre. Qui sait s'il n'en est pas de même des Chinois et des Hindous? Supposez que les Peaux-Jaunes se mettent à renoncer au riz pour manger de la viande, avant un siècle peut-être, c'en serait fait de l'Europe!

Puis il y a l'aptitude héréditaire. Il est certain que l'organisme de chaque homme est approprié au genre de nourriture de ses ancêtres. Ce n'est pas là une habitude qu'on puisse aisément dépouiller, attendu qu'elle s'est fixée dans la race au point d'engendrer une modification particulière de l'organisme. L'abandon d'une habitude de ce genre, effectivement devenue une seconde nature, n'irait point sans des perturbations plus ou moins graves.

Il a du reste été établi par Barwell que les légumistes, en raison de la moindre vitalité de leurs tissus, ne peuvent subir une opération, un traumatisme, un *shock* morbide sans s'exposer à de pires dangers que les autres. La cicatrisation est difficile, les hémorrhagies fréquentes, etc. (*Dictionnaire de thérapeutique*).

En résumé, le régime normal pour un Européen civilisé, c'est un régime mixte, à la fois végétal et carné. Il ne faut pas abuser de la viande; mais il ne faut pas non plus abuser des légumes, car l'homme n'est pas le moins du monde un animal herbivore. Son anatomie l'atteste : ce ne peut être pour des prunes, ni même pour des carottes, qu'il possède trente-deux dents, dont quatre canines pointues, et que son tube digestif mesure six fois la longueur de son corps. Visiblement, l'homme est omnivore.

Un almanach à lire.

Si l'on examine un peu les nombreux almanachs dont on inonde les librairies et les kiosques à cette époque de l'année, il en est bien peu dont la lecture offre quelque intérêt; ce ne sont que banalités ou redites. Quelques-uns cependant font exception; nous citerons entre autres celui qui vient de nous tomber sous la main et qui a pour titre : *L'Almanach du savoir-vivre*, par Mme la comtesse de Bassanville, bien connue du reste par plusieurs ouvrages très goûtés.

On trouve dans cet almanach une foule de conseils excessivement utiles sur la politesse, la toilette, la propreté, la bonne tenue, les visites, les réceptions, les fiançailles, le mariage, les dîners, etc.

Nous prenons la liberté d'emprunter à Mme de Bassanville les principaux conseils qu'elle donne sur le style épistolaire, et qui nous paraissent très judicieux :

Le style, c'est l'homme, — a-t-on dit quelque part; — il est au moins la femme aussi, car c'est la pierre de touche de la bonne compagnie, d'une éducation soignée, en un mot du savoir-vivre et de l'usage du monde.

Il est de très mauvais goût de mettre une marge à la lettre que l'on écrit; c'est pour une lettre de commerce seulement qu'on peut se le permettre.

Dans un billet, on peut très bien ne pas mettre le *monsieur* ou *madame* en vedette, à moins que l'on n'écrive à une personne dont l'âge doit inspirer le respect, et encore le cérémonial austère n'est point nécessaire dans ces sortes de correspondances.

Une femme doit éviter quand elle écrit, soit un billet, soit une lettre adressée à un homme, qu'il soit vieux ou jeune, de se servir de ces phrases : *de vouloir bien lui faire l'honneur*, — qu'elle a l'*honneur*, — en un mot toute phrase portant le mot *honneur* avec elle.

J'en excepte, bien entendu, les lettres de grandes cérémonies, écrites à des gens en place, les pétitions et autres choses du même genre, parce qu'alors ce n'est point précisément à l'homme qu'on s'adresse, mais à la position.

C'est une excellente habitude à prendre que celle de répondre promptement aux lettres qu'on reçoit; d'abord parce que, pour cette réponse immédiate, on a une facilité qu'on retrouve rarement plus tard; les choses que vous venez de lire ayant frappé votre esprit, vous êtes tout prêt à la riposte; puis quand on ajourne, on finit souvent par oublier que c'est à soi d'écrire; et combien de refroidissements entre amis, combien de pertes d'argent dans les affaires; en un mot, combien de désavantages et de désagréments de toute nature n'ont pas d'autre cause! Enfin, l'amitié, la politesse et l'intérêt exigent que l'on réponde promptement aux lettres qui vous sont écrites.

Pourtant, il est des circonstances où il est prudent d'ajourner sa réponse : c'est quand on se sent irrité par la lettre qu'on vient de lire. Rendre blessure pour blessure est toujours un gros péché contre la politesse. Il faut donc attendre que votre sang soit calmé avant de lâcher la plume, parce qu'alors, si le ton de celui qui vous a écrit est léger, une plaisanterie fine de votre plume le lui fera bien mieux sentir qu'une riposte blessante; si le tort est réel, non seulement votre silence sera un blâme poli, mais encore ce blâme sera mille fois plus fort que tout ce que vous pourriez dire.

D'ailleurs, peut-être avez-vous mal compris la lettre que vous venez de lire, ou avez-vous été mal disposé en la lisant; alors, en répondant tout de suite dans cette disposition mauvaise, vous vous donnez un tort réel aux yeux de la personne à laquelle vous écrivez.

« Une lettre piquante, ça se mange froid, » disait Nestor Roqueplan, l'homme d'esprit par excellence. Prenez ceci pour règle, et agissez en conséquence.

Il est de mauvais goût de mettre la date en tête de sa lettre : c'est après la signature qu'elle doit être placée; mais en écrivant à des personnes avec lesquelles on est intime, cela ne tire point à conséquence.

Mais d'abord, pour qu'une lettre soit bien faite, il faut qu'elle soit écrite sans prétention, d'une façon simple, claire et naturelle. C'est une causerie intime faite sur du papier, comme on la ferait au coin du feu ou à la promenade.

Habituez-vous à écrire comme vous parlez : spontanément. La pensée est l'éclair de l'âme, la parole et le style doivent être comme la foudre qui le suit et se confond presque avec lui.